

Libération, 2 septembre 1944

Extrait du journal "L'Avenir Toulinois"

Espoirs

La dernière quinzaine d'août est celle de l'attente fébrile. Les colonnes américaines bousculant l'Allemand foncent vers la Lorraine. La radio est avare de nouvelles et il est difficile de se faire une idée exacte de la position des troupes. Les "tuyaux sensationnels" volent de bouche en bouche: "Ils arrivent", "Ils sont entrés à Sainte-Menehould, musique en tête", "À Bar-le-Duc, on entend le bruit du canon", "L'aérodrome de Saint-Dizier est entre les mains des parachutistes américains". La population vibre d'enthousiasme, et les commentaires vont bon train, sans souci du "haricot vert", cependant toujours là, et de plus en plus hargneux.

Et puis les nouvelles sont démenties. C'était trop beau ! Cependant, les routes sont encombrées par les colonnes automobiles. Les états-majors et les services filent vers l'est et traînent, avec eux, des hordes de filles, de miliciens et de légionnaires de la L.V.F. de sinistre mémoire, qui, au passage, n'omettent pas de rançonner comme il se doit les paysans, et de menacer les habitants. C'est la débâcle, entent-on dire. Et nous allons ainsi jusqu'au 31 août.

Faux départ

Le 31, au matin, l'heure de l'évacuation semble proche. Les casernes flambent, de même que la "Concentration" et le "Polygone". À "Rigny", le "boche" a enfermé trois Français qui vont périr dans les flammes. L'un s'enfuit, les deux autres sont sauvés par la police et les gen-

darmes. Les détonations se succèdent. Ce sont tantôt des déflagrations massives et espacées, tantôt des crépitements. Au milieu de ce fracas, une nouvelle chemine avec la rapidité de l'éclair: "La Standortkommandantur plie bagage... elle est partie!" C'est vrai! Est-ce la fin du cauchemar? Trop de gens le croient, et l'on voit des civils armés se risquer dans les rues, tandis que les premiers pillards commencent le sac des établissements militaires et des Soldatenheim.

Un service d'ordre doit être organisé. Il faut que ce que le "boche" a laissé derrière lui, et ce qu'il a pu oublier, soit mis à la disposition de la population tout entière, et non raflé par quelques personnes seulement. D'ailleurs, il y a toujours des Allemands dans les environs.

Retour hargneux

En effet, sur le soir, la Standortkommandantur est revenue en place. Un colonel, haut comme trois pommes et hargneux comme un roquet auquel on disputerait un os, commande les troupes d'opérations. Il prétend que, dans la journée, des civils ont tiré sur ses troupes, dans les environs d'Ecrouves. Il fait prévenir le sous-préfet, le maire et le capitaine de gendarmerie que leur vie répond de tout acte hostile commis par la population à l'égard de la Wehrmacht.

Dix minutes après, une patrouille les cueille et les conduit à la Kommandantur. Or, ils savent que les F.F.I., avec lesquels ils sont en liaison, vont passer à l'action d'un instant à l'autre. L'espoir pour eux est plutôt mince. Pourtant, après

s'être vu confirmer l'éventualité de leur départ proche pour un monde que l'on dit meilleur, et contre toute attente, ils sont conduits à leur domicile. Il était temps; nos gendarmes, sous la conduite de leurs gradés, étaient en route vers la Kommandantur où ils allaient, armés de pauvres pistolets, tenter un coup de main pour délivrer ceux qu'ils croyaient voués à la mort.

Et toute la nuit les incendies font rage dans les casernes. Les munitions sautent. Le 1^{er} septembre, l'ennemi est toujours là. L'arsenal flambe à son tour. Les "boches" sont peu nombreux. La population s'enhardit et cherche à s'armer. Six jeunes gens se sont emparés d'armes et de munitions. Surpris, ils sont arrêtés. Ils seront fusillés; telle est la décision du commandant allemand, qui la dit irrévocable. Alors le sous-préfet, avec une ténacité que rien ne décourage, multiplie les démarches, se heurtant, d'abord, à un refus courtois mais net, puis se voyant opposer une fin de non-recevoir. Enfin il recueille le fruit de son inlassable persévérance, et a la joie d'arracher au poteau d'exécution ceux dont la tombe paraissait déjà ouverte. Dame, il a mis à rude épreuve les nerfs de ses interlocuteurs, et reçoit le conseil de s'écarter de la place de la République, aux environs de laquelle on prétend l'avoir assez vu.

Pillages, meurtres, viols, incendies

Pendant ce temps, l'arrondissement est le théâtre de tragédies sanglantes. Les scènes de pillage se multiplient à peu près partout, les habitants sont par-

qués, soit dans une grange, soit dans l'église de leur village, et la soldatesque teutonne pille, vole à l'envi, se gorgeant de mirabelle et de vin, emportant pêle-mêle, vivres, vêtements, bijoux, valeurs, postes de T.S.F., bicyclettes etc...Mais cela ne suffit pas à calmer la fureur des "défenseurs de la civilisation".

À Martincourt, ils incendient le village, auquel ils viennent, par trois fois, mettre le feu, afin d'être sûrs qu'il ne restera rien. L'église même n'échappe pas au sort commun. Nous avons vu ce qu'il reste de ce modeste et paisible sanctuaire. C'est encore trop peu. Quatre hommes sont abattus sauvagement, parmi lesquels un vieillard de 72 ans et un F.F.I., blessé, qui est achevé de deux balles dans la tête. Enfin, deux jeunes filles de 16 et 18 ans sont violées.

À Mamey, 35 maisons sur les 52 que compte le village, sont incendiées. Huit personnes dont un vieillard de 73 ans, presque aveugle, sont assassinées. Une mère de famille et ses deux enfants sont brûlés vifs. Pourtant, la canonnade se fait entendre et semble se rapprocher. Les blindés américains sont signalés dans les régions de Foug et de Blénod. Et la nuit tombe, sans que les libérateurs tant attendus soient arrivés jusqu'à nous.

Nuit assourdissante

Nouvelle nuit d'angoisse, ponctuée par le fracas incessant des munitions qui sautent sans arrêt. Puis, ce sont de violentes explosions qui ébranlent les maisons et pulvérisent les vitres. Les ponts sont détruits les uns après les autres. La population, réfugiée dans les abris, sent le sol trembler, se soulever comme si les entrailles de la terre allaient s'ouvrir pour tout ensevelir.

Enfin le 2 septembre, à 2 heures du matin, une explosion formidable retentit. C'est le pont de Dommartin qui vole en éclats après une éphémère existence (mise en service le 2 août).

Ils sont partis!

Et malgré la pluie, c'est l'aurore merveilleuse : plus un "boche" dans la rue. La Standortkommandantur est abandonnée définitivement, cette fois. Alors, au mépris de toute prudence, les Toulois se précipitent dans les rues qu'ils avaient

riosity fait place à la prudence, et les projets de promenade sont ramenés à des propositions plus conformes à la situation

Ils sont là!

Faut-il le dire? "Ils", ce sont les Américains, vous l'avez pensé. Oh! ils ne



Un char M5A1 près de la cathédrale.

désertées depuis deux jours. Ils se rassemblent et commentent la grande nouvelle. Ils vont se porter au pont de Dommartin "pour voir". C'est encore un peu tôt. Le "Fritz", retranché derrière la Moselle, reçoit à coups de fusils et étend le premier curieux qui se présente. La cu-

sonnité fait place à la prudence, et les projets de promenade sont ramenés à des propositions plus conformes à la situation

sont pas très nombreux, à vrai dire, et peu de gens les ont vus : deux "Jeeps" (elles ont fait des petits, depuis lors!) sont aux portes de la ville. Les "Sammies" qui les montent, sont fêtés, étreints, embrassés. Sans désespérer ils commencent à distribuer cigarettes, chocolats et chewing-

gum. Mais ils ne sont que huit, et recommandent le calme et la prudence. La colonne est encore assez loin. Donc, pas de manifestation bruyante, pas de drapeaux. Attendez!

Fièvre Tricolore

Attendez! Pensez-vous que les Toulousains et peut-être encore davantage, les Toulousaines, rongé leur frein depuis quatre longues années, vont attendre encore pour mettre aux fenêtres les drapeaux jalousement gardés ou amoureux-ment confectionnés au cours de ces années de misère, de privations, d'angoisse, de rages sourdes, mais aussi d'espoir indéfectible! Si oui, vous les connaissez bien mal. Et c'est une floraison spontanée qui fait se mêler nos trois couleurs avec les emblèmes américains et anglais, tandis que les yeux se mouillent, les gorges se serrent d'émotion, les mains s'étreignent. Quel beau jour!

Nos F.F.I.

Oui! mais attention! le "boche" est là, tapi derrière la Moselle. Il faut l'y maintenir en attendant de pouvoir lui donner l'élan qui le portera plus loin, toujours plus loin. Qui va s'en charger? Nos F.F.I., vous l'avez deviné; on trouve, parmi eux, des gens de tous âges et de toutes conditions, unis dans la haine du "boche". Depuis des mois, ils se préparent, en attendant le moment de se mesurer avec l'ennemi abhorré. Ils n'atten-

dront pas une minute de plus. Leur chef, le capitaine Chipot, beau soldat dont la réputation n'est plus à faire, se multiplie, prêchant l'exemple. Pourvus d'un armement aussi précaire que disparate, et ne disposant que de peu de munitions, ils ne s'en portent pas moins au contact avec la farouche détermination de vaincre ou de périr. De toutes parts, la fusillade crépite. Tête, l'Allemand veut pousser des patrouilles, vers cette rive de la Moselle que la nuit, il a quittée. Non moins obstinés, les F.F.I. s'y opposent, malgré des pertes sévères. Pourront-ils tenir jusqu'à l'arrivée des alliés?

Chaude alerte...Angoisse!

Au début de l'après-midi, la situation devient critique. Les munitions se font rares et l'ennemi plus menaçant. Allons-nous les voir revenir? Non! Voici qu'arrivent en renfort les F.F.I. de Colombey, deux cents gaillards décidés, comme leurs camarades de Toul, et comme eux, conduits par un chef splendide, l'adjudant Lesprit, de la brigade de gendarmerie de Colombey. Le 31 août, ils ont attaqué les positions ennemies du Thillot, où ils ont mené un combat de six heures. Depuis, ils ont maintenu le contact. Cette troupe est un appoint sérieux. Désormais, nos F.F.I. ont la situation bien en mains. Sur ces entrefaites, arrive une forte colonne de blindés alliés. Désormais, Toulousains, nos frères, vous pouvez respirer. Du moins, le croyez-vous! Le 3 est un dimanche, un beau dimanche. Nos F.F.I. combattent toujours vaillamment et maintiennent le contact. Tout

semble aller pour le mieux. Vers 23 heures cependant, quelques avions tournent au-dessus de la ville. Personne n'y prend garde jusqu'au moment où un chuintement, hélas trop connu, se fait entendre, aussitôt suivi du vacarme des explosions. Fidèle à sa noble tradition, le "Fritz" vient de déposer chez nous sa carte de visite. Bilan : deux morts et un certain nombre de blessés. L'hôpital, sérieusement endommagé, ainsi que de nombreux immeubles des rues Jeanne-d'Arc, Gambetta, Gengoult et du quartier de la gare. Au cimetière, des tombes sont éventrées. C'est complet. Le "boche" massacre les vivants, terrifie les vieillards et les malades, et déterre les morts.

Arrière s.v.p. Monsieur Fritz.

Le 4, Dommartin est dégagé, et l'Allemand repoussé jusqu'à Gondreville. Est-ce la marche sur Nancy? Pas encore. L'ennemi tient toujours Villey-le-Sec et entre les deux, la forêt de Haye. Il s'y accroche.

A Villey-le-Sec, il fait sauter l'église et massacre à coups de grenades les hommes qu'il a entraînés dans les fossés du fort, sous le fallacieux prétexte de vérification d'identité. Et la forêt de Haye pose toujours son énigme. Chacun se demande avec anxiété si le front ne va pas se stabiliser entre Toul et Nancy. Enfin, le 16 septembre éclate la nouvelle de la libération de Nancy. Fritz a dû céder. Nous allons pouvoir reprendre contact avec notre capitale. Cette fois, nous sommes vraiment libérés!



DALIER FILS
AUTOMOBILES S.A.



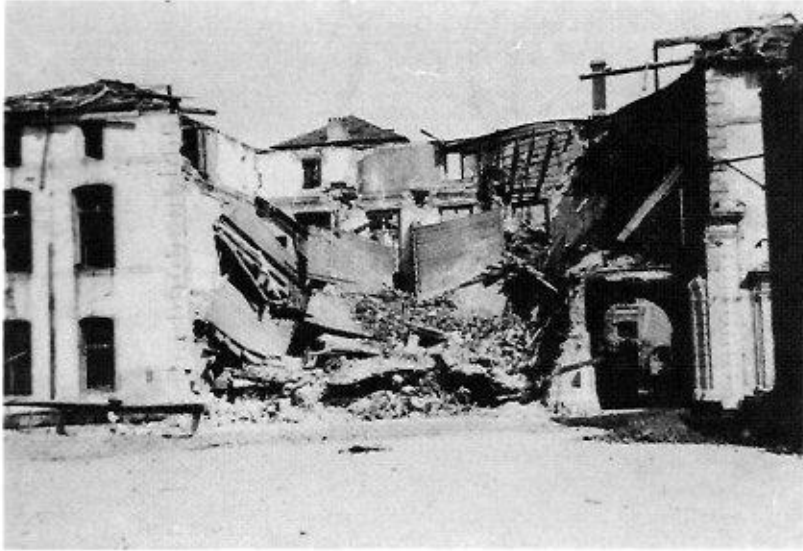
Route de Pont-à-Mousson • 54200 Toul • Tél. 83 43 06 13 • Fax 83 43 32 99

UN BIJOU
EN OR,
LE CADEAU
TOUJOURS
APPRÉCIÉ

D. STEINBACH
Votre Horloger - Bijoutier

1, Parvis Saint-Gengoult
TOUL





L'hôpital Saint Charles,
après le bombardement

